JEAN RICHEPIN 1849–1926

Le rocher

C’était, au voir, au toucher,
Un rocher en pur rocher.

Aucune feuille, aucune herbe,
A son front chauve et superbe !

Aucun poil follet vivant
De mousse frisée au vent !

Planté là comme une borne,
Il se tenait raide et morne.

Il avait l’air sourd-muet.
Jamais il ne remuait.

« S’il vit, c’est un imbécile !
« S’il est mort, il est fossile ! »

Ainsi pensaient les passants.
Il leur répondait : « Je sens. »

Il leur disait : « Je suis tendre. »
Mais on ne pouvait l’entendre.

Car, sans desserrer les dents,
Il ne parlait qu’en dedans.

Sur son visage farouche
On ne voyait point de bouche.

Pour crier ses biens, ses maux,
Il n’en sortait pas de mots.

En ce champ de pierre aride,
Pas même un sillon de ride

Où pût germer quelque fleur
Exprimant joie ou douleur !

Et pour tous ce rocher doncque
Ne fut qu'un rocher quelconque.

Mais un jour, passant par là,
Moi, j'ouïs qu'il me parla.

Rocher que ta masse oppresse,
On la saura, ta détresse.

Rocher que nul n'a compris,
On le connaîtra, ton prix.

Rocher qu'on suppose inerte,
J'ai lu dans ton âme ouverte.

J'ai vu tes pleurs s'épancher.
C'était la source, ô rocher !

La source où se désaltère
Au-dessous de toi, la terre ;

La source qui sourd plus bas
Et qu'en toi l'on n'entend pas ;

La source qui par la plaine
Est ruisseau, rivière pleine,

Puis fleuve immense et fougueux....
O rocher ! O cœur des gueux !